

Christophe Siébert

Images de la fin du monde

Chroniques de Mertvegorod



Du même auteur

J'AI PEUR, roman, La Musardine, 2007

HOLOCAUSTE, roman, Rivière Blanche, 2016

LA PLACE DU MORT, roman, OVNI, 2017

PORCHERIE, 4 volumes, nouvelles, Les Crocs Électriques, 2017-2018

LA TRILOGIE DE LA CRASSE, roman, Batro Games, 2018

UNE VIE NORMALE, poésie, Le Dernier Cri, 2018

MÉTAPHYSIQUE DE LA VIANDE, roman, Au diable vauvert, Prix Sade
2019

ISBN : 979-10-307-0325-2

© Éditions Au diable vauvert, 2020

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com
contact@audible.com

« Tous les hommes haïssent les malheureux. »

Mary Shelley, *Frankenstein*

« La seule destinée possible, c'est la mort. Celui qui doit décider entre vivre ou mourir n'a en réalité aucun choix. Tout ce qui lui incombe est de rassembler ses forces et se jeter dans le brasier avec plus d'ardeur que les flammes elles-mêmes. »

Nikolai le *Svatoj*, *La Flamme et le Fer*

1. Comme un grand-duc en enfer (1)

Vincent Lacroix, 2025

(Article paru dans le numéro 64 de La Revue du siècle)

Dans la lueur des braseros le drone est encore plus impressionnant. Posé au milieu du terrain vague, affublé de plumes et de divers accessoires qui tentent de lui donner l'apparence d'un hibou grand-duc, il nous fixe, prêt à nous attaquer. Il contient assez d'explosif pour transformer la tour Eiffel en Meccano géant mais nous sommes à Mertvecgorod, pas à Paris.

La cible de l'attentat est double: un échangeur autoroutier et une cathédrale.

Venu écrire un long papier sur le cerveau de ce futur attentat, me voilà aux premières loges d'un

scoop mondial et sur le point d'assister à un bain de sang programmé par un révolutionnaire mystique qu'on pourrait facilement qualifier de fasciste et qui veut secouer une fois pour toutes un pays gangrené par la violence, la criminalité, l'autoritarisme et une corruption endémique.

En contemplant l'engin de guerre (très mal) déguisé en rapace nocturne, chargé de plusieurs centaines de kilos d'un explosif presque deux fois plus puissant que du TNT, je suis partagé entre effarement et excitation professionnelle.

Cette histoire commence quelques semaines plus tôt dans le bureau de mon rédacteur en chef. Quand il me propose de me rendre à Mertvegorod afin de réaliser un grand portrait de Nikolaï le *Svatoj*, je me demande quelle mouche le pique.

Nikolaï le *Svatoj*, j'ai une vague idée de qui il est. Tous ceux qui couvrent cette zone du globe et s'intéressent à la chute de l'URSS ont lu son best-seller *andergraund*¹ au délicat titre de *La Flamme et le Fer*. Ils connaissent les grandes lignes de sa biographie aussi bien que sa réputation ou les rumeurs qui courent sur son compte, des plus effrayantes aux plus grotesques. Après tout le *Svatoj* (« saint », en russe...) fréquente – ou combat, selon les saisons – le

1. Les termes russes en italique renvoient à un glossaire en fin de volume – mais rassurez-vous, hein, la compréhension de la plupart des mots est soit évidente, soit superflue : on n'est quand même pas chez Tolkien!

pouvoir en place à Mertvecgorod depuis les années quatre-vingt.

Au chapitre grotesque: son énorme bite, son priapisme légendaire et le nombre invraisemblable de ses maîtresses et de ses amants. Ou bien, puisqu'on parle de bites, sa collection de phallus célèbres. La première fois qu'un confrère mi-goguenard mi-effaré m'a raconté cette histoire j'ai cru qu'il s'agissait de moulages ou de reproductions. Mais non: le *Svatoj* possède les attributs authentiques, arrachés à leurs corps d'origines et achetés à prix d'or aux familles, aux États ou à quiconque veut bien profaner une tombe ou un Panthéon. Sa collection, qui s'élèverait à plus d'une centaine de pièces, compterait entre autres fleurons les pines de Jimmy Hendrix, Pablo Picasso et Trotski.

Au chapitre effrayant: l'organisation clandestine qu'il dirige, le Sit (« Bouclier », en russe), groupe paramilitaire terroriste supposé rassembler assez de militants et d'armes pour renverser le gouvernement de la République Indépendante de Mertvecgorod.

Au chapitre indécidable – aussi grotesque qu'effrayant, en fait: le pensionnat dont s'occupe Katrina, sa femme, apparemment une catholique complètement siphonnée amatrice d'éducation à l'anglaise, qui d'après les on-dit accueille la progéniture de quelques-uns des oligarques les plus friqués et des membres les plus puissants et corrompus du gouvernement. Il paraît que ces marmots incontrôlables ressortent de là sept

ou huit ans plus tard aussi doués et dociles que des singes savants ou des gymnastes de Corée du Nord. Histoire, littérature russe, morale : voilà les trois seules matières enseignées dans cette bizarre école. Et vous vous demandez sans doute comment un type vivant dans la clandestinité peut dans le même temps être lié à une école où la descendance de ses pires ennemis vient étudier ? Je suppose que c'est pour élucider ce genre de mystère typiquement post-soviétique que mon rédacteur en chef m'envoie me geler le cul dans la mégapole la plus polluée du monde.

— Pourquoi maintenant ? Son bouquin est sorti il y a cinq ans et, à ma connaissance, à part bavasser sur Rutube pour deux ou trois cent mille abonnés et jouer aux petits soldats avec sa clique de body-buildés, il ne fait plus rien, il n'a aucune actualité.

— Il se trouve que si. J'ai entendu parler d'un projet d'attentat. Il aurait récupéré un drone et serait sur le point de passer à la vitesse supérieure.

— Un attentat ?

— C'est ce qui se raconte. Je pense que c'est le bon moment pour un grand portrait de lui. Cinquante mille signes minimum. On le passera sur plusieurs numéros s'il le faut. Quelque chose d'exhaustif, pas manichéen. Vu ton appétence pour les tordus, j'ai évidemment pensé à toi.

Voilà le genre de phrases que me sort mon rédac'chef, je n'invente rien. D'ailleurs, dans cet article, absolument rien n'est inventé.

Pour me familiariser avec le *Svatoj* je passe un certain temps sur Rutube à visionner ses vidéos. Entre ses discours, sa gestuelle, son physique et le décor bizarre derrière lui, il me fait un drôle d'effet, mi-agitateur politique, mi-provocateur, mi-prédicateur, mélange peu probant entre feu Alain Soral et un grand prêtre vaudou. Par souci d'internationalisation les vidéos sont sous-titrées en anglais mais je me demande qui, en dehors de Mertvecgorod, peut bien s'intéresser à lui. Pour ma part je parle suffisamment le russe pour me passer de traduction.

Magie d'internet: alors que ce type vit dans la clandestinité depuis 2008 je peux sans problème lui écrire grâce à l'adresse e-mail indiquée sur la chaîne Rutube du Sit et lui présenter mon projet – clandestinité relative, cependant, puisque certains assurent qu'il fréquente les boîtes gays les plus hardcore de Mertvecgorod.

Définitivement un drôle de type, bourré d'incohérences. Plus j'accumule des informations, plus je pige et partage l'envie d'en savoir plus de mon rédac'chef.

Dès le lendemain un e-mail m'invite à créer une boîte temporaire à partir de laquelle nous allons discuter plus en détail. Quelques jours et une dizaine d'échanges plus tard on me communique un pseudo Telegram qui fleure bon l'espionnite (une suite de chiffres et de lettres sans signification). Je dois me procurer un téléphone portable neuf avec une carte prépayée et envoyer le numéro sur ce compte.

Quelques jours passent – le temps sans doute de vérifier mes propos et mon background – et l'antique Nokia acheté pour l'occasion se manifeste enfin. Il est minuit et demi et je suis en train de regarder sur mon ordinateur *La Ville gronde*, de Mervyn LeRoy, un film noir de 1937.

— Vous êtes le journaliste Vincent Lacroix? me demande un homme qui s'exprime en français avec un accent russe peu prononcé.

— Oui.

— Nikolai le *Svatoj* est prêt à vous rencontrer, mais il aimerait vous parler au téléphone d'abord.

— Bien sûr, passez-le-moi.

— Ne quittez pas, s'il vous plaît.

Je me sens nerveux, comme sur le point de passer une audition importante.

— Monsieur Lacroix? Je suis Nikolai. Ravi de faire votre connaissance.

Français sans accent, intonation ferme, ni hésitation ni chevrottement dus à la vieillesse – d'ailleurs, sur les vidéos, bodybuildé, tatoué et bronzé, il paraît trente piges de moins que ses soixante-quinze ans.

— Moi de même. Mais je parle russe, vous savez, dis-je dans cette langue.

La conversation s'engage. Plusieurs secondes de blanc séparent chaque réplique, comme si la liaison était incroyablement distante, comme si Nikolai se planquait sur la face cachée de la Lune – en réalité j'imagine que nous utilisons une ligne sécurisée et cryptée.

Mon interlocuteur donne l'impression d'à la fois se méfier et vouloir me séduire. Cette première discussion est assez brève. Une demi-douzaine d'autres suivent, réparties sur deux semaines et obéissant au même protocole paranoïaque. Nous parlons de tout et de rien. Il m'apprivoise tout en prenant soin de ne rien me donner de significatif: il garde ses meilleurs biscuits pour notre rencontre réelle. En attendant ce moment je me documente sur la RIM (République Indépendante de Mertvecgorod) et me familiarise avec la biographie du *Svatoj*.

À l'âge de dix ans, en 1956, Nikolai Belogorovitch Petchkine, issu d'une famille très modeste vivant dans le nord de la Sibérie, subit un drame qui déterminera le reste de sa vie: son frère Andréi et lui tombent dans l'eau glacée alors qu'ils jouent près du lac Yanichkovo. Après plusieurs semaines de lutte contre la maladie, seul Nikolai survit. Une fois guéri il affirme avoir vu au cours de ses délires inspirés par la fièvre une dame blanche qu'il identifie comme la Vierge Marie.

Pas banal, dans un État officiellement en guerre contre la religion et dont le nombre d'églises a été divisé par soixante entre l'arrivée au pouvoir de Lénine et la mort de Staline.

Cette crise mystique est la première d'une longue série. Migraines, insomnies et visions vont désormais rythmer sa vie. Parmi les apparitions (ou hallucinations) les plus frappantes il aperçoit à seize ans un

ange lumineux flotter au milieu d'un champ de céréales. Il le décrira en détail dans plusieurs de ses livres à venir.

Dix ans passent. Devenu un ascète radical s'infligeant mortifications et autres supplices expiatoires doublé d'un véritable exégète de la Bible, dont il possède clandestinement un exemplaire à l'origine incertaine et qu'il n'abandonnera jamais, même quand il deviendra hérétique puis franchement païen, la Mère de Dieu se présente à nouveau à lui. Il a vingt-cinq ans. Suite aux conseils d'un ermite à qui il raconte son expérience il abandonne la ferme familiale pour se lancer dans une vie d'errance à travers toute l'URSS. Ses premiers prêches, dans les champs et les villages, datent de cette époque.

Une question se pose: considérant la sévère politique antireligieuse mise en place en URSS dès les années trente et jusqu'à la chute du régime, comment Nikolaï Petchkine parvient-il à passer entre les gouttes? Il a toujours nié avoir vécu clandestinement, planqué, en rasant les murs: peut-être fait-il partie de ces cinglés inoffensifs et nécessaires que le communisme laisse vivre et s'exprimer pour servir de soupape. Ou bien possède-t-il, déjà à l'époque, des appuis? Mon enquête sur ce sujet ne m'apprendra rien. Et le *Svatoj* ne répondra à aucune de mes questions concernant cette période de sa vie.

Quoi qu'il en soit, tandis que le reste du monde découvre le punk, Nikolaï abandonne définitivement

son nom de famille pour devenir le *Svatoj*. Il s'intéresse à l'ancienne secte hérétique des khlysts, comparable peu ou prou à nos flagellants médiévaux et dont la doctrine va radicalement modifier son évolution spirituelle. Si j'en crois Wikipédia, les membres de cette confrérie disparue depuis des siècles « pensaient pouvoir vaincre le péché par le péché. Les khlysts considéraient la débauche comme une sorte d'étape purificatrice sur le chemin de la rédemption. Les khlysts rejetèrent les Écritures et la vénération des saints et croyaient en une communication directe avec un saint esprit, incarné en chacun. Cette idéologie gnostique s'accompagnait du rejet du clergé, mais les membres de la secte pouvaient librement se rapprocher de l'Église traditionnelle. Ils ne reconnaissent pas la Bible orthodoxe. » Tout un programme!

Entre 1975 et 1980 il sera principalement, si on se réfère à ses nombreux textes autobiographiques ultérieurs, le pope des putes, des zeks, des dingues, des tox et des laissés-pour-compte de toute l'URSS.

Sa vocation de queutard se révèle à la même époque. N'offrant à sa bite aucun répit il baise ses ouailles à couilles rabattues. Le sexe et l'âge? Il s'en fout. On lui connaît plusieurs centaines d'amants et de maîtresses et toute une traînée de bâtards qu'il ne reconnaîtra pas. Plus étonnant: aucune accusation de viol, jamais. Il traîne tout un tas de casseroles mais pas celle-là.

Les années quatre-vingt le voient se rapprocher du pouvoir en place : sa nouvelle protectrice, Gala Sorokine, maîtresse de Mikhaïl Petrov, président de la République Socialiste (et pas encore indépendante) de Mertvecgorod, lui ouvre les portes du palais. Selon les ragots il coucherait sans distinction avec Gala et le président, les initiant au bdsm. D'autres rumeurs prétendent que sous couvert de jeux sexuels il enseignerait au couple la doctrine khlyst.

Au cours de cette décennie Nikolai le *Svatoj* devient un véritable apparatchik. Il participe à la vie politique de la ville, on le croise à toutes les mondanités, convertissant – toujours selon des racontars dont il constitue souvent la source – au sadomasochisme la nomenklatura locale et organisant des orgies pulvérisant tous les tabous. Il accumule maîtresses et amants. Ses conquêtes lui offrent richesse et protection.

En fait d'apparatchik il se comporte plutôt comme une rock-star – dans le genre grunge avant l'heure : son mépris pour l'hygiène, sa coupe de cheveux dégueulasse et ses manières de paysans sont aussi légendaires que son sex-appeal, son effrayant charisme et sa bite de cheval. En parlant de bite de cheval, cette période marque-t-elle le début de sa collection de phallus célèbres ? Sans doute.

On lui connaît de plus en plus d'ennemis. Les choses se gâtent en 1987, lorsque sa réputation de débauché et de corrupteur parvient à Moscou tandis que le gouvernement de la RSM, impliqué contre

son gré dans la guerre d'Afghanistan, se détache publiquement de lui pour des raisons politiques. Sa position se fragilise de jour en jour. Il continue toutefois d'exercer une forte influence sur Mikhaïl Petrov et personne n'ose l'attaquer de front.

En 1989-1990, alors que tombe le mur de Berlin et que s'effondre l'URSS, une période de turbulences commence pour la RSM. Elle durera plusieurs années. Le *Svatoj*, par patriotisme ou opportunisme, difficile de trancher, coupe les ponts avec le gouvernement et devient rapidement un acteur important des événements violents et chaotiques au cours desquels la RSM devient la RIM. La famille Petrov est assassinée. Le *Svatoj* a-t-il du sang sur les mains ? Il le nie mais beaucoup le pensent.

Alors qu'il est un personnage important de la RIM naissante, sa spiritualité bat de l'aile. Bouffi par l'alcool, obsédé sexuel, sadique de bas étage, le *Svatoj* s'égare et perd de sa superbe. De « Charles Manson flamboyant » il se transforme en « Elvis en fin de carrière ».

Dans les années quatre-vingt-dix la RIM se stabilise. Un groupe d'oligarques connu sous le nom de « Clan des cinq » (composé de Leonid Leonidov, Lev Ribinski, Markel Tararinov, Alexandr Vassiliev et Grigori Andropov), en concurrence avec l'amiral Fiodor Doubinski et le général Iakov Gabrilov, profite de la perestroïka pour mettre le pays en coupe réglée. Ces individus alors vingtenaires ou trentenaires sont

aujourd'hui encore les maîtres de Mertvecgorod – à l'exception notable d'Alexandr Vassiliev, assassiné en 1998 dans des circonstances troubles.

Nikolaï le *Svatoj* poursuit son ascension aux côtés du Clan des cinq, dont le passé marginal le séduit : issus des classes populaires ils ont connu aussi bien la délinquance que la prison. Mais il devient encombrant et ses anciens amis décident de le supprimer. La tentative d'assassinat dont il fait l'objet dans la nuit du 16 au 17 décembre 1993 échoue. Leur cible laissée pour morte prend la fuite et disparaît de la circulation jusqu'en 2008. Personne ne sait avec certitude où Nikolaï se trouve ni ce qu'il fait au cours de cette traversée du désert. Le découvrir sera l'un des buts de mon enquête.

Lorsqu'il revient quatorze ans plus tard sur le devant de la scène il est méconnaissable : physique d'athlète, crâne rasé, look à mi-chemin du gourou gay et du dandy nazi. À plus de soixante ans il en paraît à peine trente. Certains doutent au début de sa véritable identité mais son charisme est intact et même si ses idées ont beaucoup changé, c'est sûr, le *Svatoj* est de retour et il bande toujours autant, dans tous les sens du terme, pour les laissés-pour-compte.

Il s'exprime essentiellement sur Rutube – pionnier du genre, énormément d'habitants de la RIM suivent sa chaîne. Ses vidéos longues et mises en ligne à un rythme soutenu sont suivies par plusieurs centaines de milliers d'internautes (score impressionnant pour

un pays qui compte huit millions d'habitants). Il y évoque aussi bien ses nouvelles idées politiques, à savoir l'avènement d'une RIM forte dirigée d'une main de fer par un néo-tsar, que sa vie sexuelle frénétique et violente (il régale son auditoire de nombreuses histoires de backrooms, de fist-fucking et de domination) ou son nouveau culte du corps. On peut aussi y voir à partir de 2015 des démonstrations de force effectuées par ses soldats.

Il redevient une épine dans le pied des oligarques qui tiennent la ville, sauf que désormais il milite pour leur disparition. Le pouvoir, par paresse ou mépris, refuse de sévir. Lorsqu'en 2015 le *Svatoj* fonde le Sit, le Clan des cinq le prend comme une déclaration de guerre, mais ne lance aucune représaille. Il se contente de déclarer l'organisation illégale. Euphémisme: si Nikolai tombait entre les mains de la police une balle dans la nuque résoudrait le problème. Toutefois, tant que personne ne prend la peine de réellement le traquer, cette menace reste théorique. Ce paradoxe donne d'ailleurs lieu aux rumeurs les plus délirantes: le *Svatoj* fréquenterait les bars branchés et interlopes de Mertvecgorod et même les vernissages les plus huppés sans que rien ne lui arrive, baiserait avec tout le gratin, aurait déjà tué plusieurs personnes dans le cadre de ses jeux pervers, etc., Jusqu'à la dernière en date, celle qui me conduit à Mertvecgorod: le Sit posséderait désormais un drone de combat et compterait bien s'en servir.

À la sortie de l'aéroport international de Mervvegrod je suis frappé par le spectacle des trafiquants : vendeurs de cigarettes de contrebande, dealers, rabatteurs d'hôtels, de taxis ou de bordels, putes, maquereaux et autres fournisseurs de chair fraîche, pickpockets, harceleurs divers et embrouilleurs de toutes sortes se succèdent sur les voyageurs tels les escouades d'insectes nécrophages (ainsi que les appellent les médecins légistes) sur une dépouille encore fraîche.

Comme la plupart des nouveaux arrivants je remarque ensuite le ciel, l'odeur et les drones. Le premier n'existe pas, masqué de couches noires, grises et marron qui bouchent la lumière et roulent comme de la suie. La deuxième, mélange de produits chimiques et de graisses industrielles, donne l'impression d'évoluer avec une benne à ordures renversée sur la tête. Quant aux troisièmes, il s'agit d'énormes engins de guerre rôdant au-dessus des passants avec la lenteur effrayante de requins, suffisamment bas pour qu'on distingue sur leurs flancs les logos des compagnies de sécurité : tête de loup hurlant, faucon toutes serres dehors, lion cabré, ours à la gueule sanglante, etc.

Grimaçant, ralenti par mon énorme sac à dos et ma valise remplie ras-la-gueule, je slalome entre les hommes d'affaires blasés et les zonards et m'engouffre dans un taxi.

— Le *Nefrit*, s'il vous plaît. *Prospekt* 215, numéro 33.

Prospekt veut dire « rue » ou « avenue », en russe. L'hôtel m'a été suggéré par l'aide de camp de Nikolai.

— Vous parlez russe ? Putain, c'est rare. Z'avez pas l'air d'un touriste.

— Je suis journaliste.

— Ah. Un fouille-merde. M'étonne pas.

— Vous n'aimez pas les journalistes ?

— Chaque fois qu'un scribouillard se pointe chez nous c'est pour remuer le fond des chiottes, à croire que vous adorez ça, vous autres. Quand c'est pas le trafic de déchets c'est les meurtres de femmes et quand c'est pas ça c'est autre chose. De vrais charognards. C'est quoi votre truc à vous ?

— Nikolai le *Svatoj*. Vous suivez ses vidéos ?

— Ça m'arrive. C'est pour lui que vous venez ? Alors ça c'est pas banal, au moins.

L'aéroport se situe à une vingtaine de kilomètres de la ville. Plus nous approchons, plus l'aspect du ciel et la puanteur de l'air empirent. L'anthracite et le brun se veinent de kaki, d'ocre et d'orangé. Ce qui s'étale au-dessus de nos têtes ressemble à un lac d'hydrocarbures irisé de reflets gras et remué en profondeur par d'inquiétants remous. L'odeur se charge de nitrate, de caoutchouc, de rouille, de soufre et d'autres trucs indéfinissables. Seul un œnologue de la crasse pourrait venir à bout de toutes ces nuances. Le chauffeur a remarqué la drôle de gueule que je tire. Il me sourit largement dans son rétroviseur sale.

— Bienvenue à Mertvecgorod !

Il monte le chauffage à fond et me propose un cigarillo – lui-même les enchaîne non-stop et je constaterai vite à quel point il s'agit ici d'une pratique courante: tout le monde, des gamins de onze piges aux vieillards en passant par les femmes enceintes, fume ces sticks poisseux dont l'odeur âcre agit comme un filtre contre la puanteur.

— Putain mais ils font comment, les gens, ici?

— Ils s'habituent. Vous verrez, vous aussi vous vous habituerez. Y a deux records, ici: le nombre de clopes et le nombre de cancers par habitants.

Lorsque nous atteignons les premiers blocs d'immeubles le smog devient omniprésent.

— Au nord et au sud c'est moins pollué, me dit le chauffeur. Le centre c'est le pire, sauf dans les quartiers riches.

— Comment ça se fait?

— Ils ont des drones. Des trucs chinois qui bousillent la pollution.

— C'est possible, ça?

— Quand on a du pognon, tout est possible. On vous a pas appris ça, à l'école de journalisme?

Il m'explique ensuite qu'un énorme no man's land appelé Zona, long de trente kilomètres et large de trois ou quatre, traverse la ville de part en part. La Zona se répartit en décharges sauvages à ciel ouvert, véritables montagnes de détritrus, en déchetteries « officielles », c'est-à-dire tenues par la pègre, et en usines de traitement des ordures, qui sont

d'énormes complexes d'incinération appartenant aux oligarques.

Après avoir franchi la banlieue nous longeons justement la Zona. La puanteur me brûle la gorge et les yeux. Je commence à craindre pour ma santé. Toutes les blagues à base de prime de risque qui me sont venues à l'esprit quand l'avion amorçait sa phase d'atterrissage me semblent soudain beaucoup moins drôles.

L'autoroute que nous empruntons traverse la ville d'ouest en est, coincée entre deux interminables murs de ciment hauts de vingt mètres entièrement tagués et coiffés de barbelés. Ils coupent le peu de lumière qui a traversé les couches de merde pour venir jusqu'à nous et donnent l'impression de franchir le plus long couloir du monde, dégueulasse et ténébreux. Tout ce qu'on aperçoit de ce qui se trouve derrière ce sont les sommets des montagnes d'ordures et les colonnes de fumée qui s'élèvent, compactes, pour aller nourrir le ciel.

— Les murailles, c'est pour éviter les éboulements mais aussi les agressions, m'apprend le chauffeur en surprenant mon regard.

Nous dépassons plusieurs sorties donnant sur des voies privées surveillées par des drones et des gardes armés et quittons l'autoroute juste avant de passer sous un pont gigantesque. J'en ai rarement vus d'aussi énormes. Nous surplombant de cinquante ou soixante mètres, ses seize voies de circulation

traversent la Zona du nord au sud et se perdent dans le smog. Il s'agit du pont Chouchkov, m'explique mon chauffeur transformé en guide touristique, nommé ainsi d'après un célèbre architecte soviétique. Il relie les *rajoni* (les secteurs – équivalents de nos arrondissements) 3 et 7. Les gaz d'échappement des voitures et des camions qui le franchissent par centaines dans un vrombissement infernal débordent des parapets et roulent en direction du sol comme une épaisse brume noirâtre, véritable effet spécial de film d'horreur.

Quand nous bifurquons vers le sud pour nous engager dans le *rajon* 7, l'impénétrable smog laisse place à une purée moins épaisse; l'odeur redevient supportable – ou alors les horribles cigarillos que me tend mon chauffeur sans me demander mon avis, j'en suis déjà au troisième, ont commencé à détruire mes récepteurs olfactifs.

Nous arrivons enfin sur le *prospekt* 215, une avenue étroite sinuant sur deux ou trois kilomètres. Le taximan me laisse devant mon hôtel sans résister au plaisir de m'apprendre un dernier truc: l'immeuble abritant le *Nefrit* existe depuis plus d'un siècle, ce qui en fait l'un des plus vieux du quartier. En effet sa façade délicatement Art déco jure un peu au milieu des autres bâtiments, gris, massifs et laids dans le plus pur style stalinien.

En échange de mon pourboire généreux j'ai droit à une demi-douzaine d'affreux cigares et à sa carte

de visite. En la lisant j'apprends que si j'ai besoin de compagnie (masculine ou féminine) je peux faire appel à lui H24.

Je constaterai très vite que dans ce quartier pauvre mais clean, peuplé de travailleurs et de familles, un établissement tel que le *Nefrit* (dont la façade rouge sombre contredit bizarrement son nom, qui signifie littéralement « jade »), un asile de nuit abritant surtout des toxicos, des putes et des clodos, ne plaît pas à tout le monde. Je me demande au passage pourquoi l'aide de camp du *Svatoj* me l'a conseillé – mais ça, je ne tarderai pas à le découvrir.

Deux jours d'attente. Je les passe à découvrir le quartier, la faune locale, les restaurants.

Le surlendemain le jeu de piste commence enfin. Première instruction : acheter un plan de la ville et un nouveau téléphone et communiquer son numéro en envoyant un message à un compte Telegram. Un moment après, un sms me donne rendez-vous à trois heures du matin sur le parking du *Hardkore Videoigra*.

À l'heure dite me voilà donc dans le froid, poireautant devant une sorte de hangar qui pourrait être un club techno mal famé mais rassemble tous les passionnés de jeux en réalité virtuelle qui hantent cette ville. Mêlé à la faune des gamers défoncés au speed, des zonards en quête d'embrouille et des bandes d'ados en quête d'un mauvais coup, j'attends la suite. Les vigiles me surveillent du coin de l'œil.

Les drones n'attendent qu'un voleur de voiture pour tester la non-létalité de leurs armes.

Trois heures quinze. Nouveau texto. Je dois me rendre à l'aéroport à pied. Je ne comprends d'abord pas et en consultant mon plan je constate qu'il existe en fait deux aéroports : l'un pour les vols en direction de l'Europe à l'extérieur de la ville, l'autre pour les vols à destination de la Chine et la Russie à quelques kilomètres seulement. Une heure de marche, m'annonce le GPS. Je suppose que le but de l'exercice est de vérifier que je ne suis pas suivi.

Cinq heures trente. Conformément au message reçu en cours de route, je fais le pied de grue devant la station de taxis du terminal H.

Cinq heures quarante-cinq. Une voiture aux vitres fumées freine devant moi. La portière avant s'ouvre. Le chauffeur, un colosse habillé en treillis noir et au crâne si lisse qu'il doit le passer au papier de verre, me sourit de toutes ses dents en or et me fait signe d'entrer.

Je grimpe et claque la portière, cœur serré par un bref moment de paranoïa – et si c'était la *Miliciâ*, la police secrète ?

— Vous êtes sûr que personne ne m'a filé le train ? je demande à mon chauffeur.

— Tout va bien. On vous a à l'œil depuis votre descente d'avion. Aucun problème. On en a pour un petit moment, reposez-vous. Je vais juste vous demander vos téléphones. Celui que vous avez utilisé aujourd'hui et votre portable habituel.

Je les lui donne. Il balance le premier par la fenêtre et démonte intégralement l'autre. La batterie termine elle aussi sur l'asphalte et la carte SIM dans une petite boîte métallique qu'il me confie avec la carcasse vide.

— Vous gardez ça. Interdiction de sortir la puce de son logement, évidemment.

— Bien sûr. Et la batterie ?

— On vous en donnera une neuve plus tard. Simple précaution. Allons ! En route ! Si vous voulez de la vodka ou de la coke servez-vous, tout est dans la boîte à gant.

Il n'a pas menti. Précision : pour accéder à la bouteille je dois déplacer un Tokarev ТТЗЗ, un des pistolets les plus faciles à trouver au marché noir dans l'ex-URSS et aussi ailleurs puisque Amédée Coulibaly, lors de la prise d'otage de l'Hyper Casher, en trimballait une paire.

Mon chauffeur me propose un cigarillo en souriant. Ses dents en or me fascinent. J'accepte le long stick graisseux et l'allume en me disant qu'il doit s'agir d'une sorte de cadeau de bienvenue. À force de fumer ces saloperies – c'est mon dixième depuis mon arrivée – je finis même par en apprécier le goût, dont l'amertume n'a rien à envier à celle du café bouilli.

On roule longtemps et je comprends que nous effectuons des détours pour tromper une éventuelle surveillance.

Vers sept heures la pollution se colore de teintes acides : c'est l'aube. Le chauffeur me tend un bandeau noir à mettre sur mon visage.

— La confiance règne, dis-je en l'enfilant.

— C'est pour votre propre sécurité. Si on vous interroge, vous ne serez pas obligé de mentir. Si les choses en arrivent là, croyez-moi que plus vite ils se rendront compte que vous n'essayez pas de les enfumer, mieux ça vaudra pour vous.

Nous roulons en silence. Bientôt la puanteur s'intensifie. Le vacarme des camions déversant leurs ordures et le tumulte des hauts-fourneaux et des usines couvrent le bruit du moteur. Je comprends que nous ne sommes pas loin de la Zona. Plus tard encore le bruit change de nature et devient assourdi. Une impression de descendre en tournant en rond m'apprend que nous nous enfonçons dans les entrailles de la ville. La puanteur de la pollution devient moins forte, remplacée par l'odeur plus familière de l'essence. La voiture s'immobilise.

— Vous pouvez ôter votre bandeau.

Nous nous trouvons dans un parking souterrain parfaitement banal et marchons jusqu'à un ascenseur que nous quittons au huitième étage. Les portes s'ouvrent sur un couloir dont la peinture murale jaune terne, écaillée en larges plaques, révèle le ciment fissuré et taché d'humidité. La moquette marron à poils ras ayant naguère couvert le sol a presque entièrement disparu, révélant le treillis métallique désormais rouillé qui lui servait de support.

Toutes les portes sont identiques: acier, judas, sonnette surmontée d'un numéro. Nulle part un nom ou un signe distinctif. Nous nous dirigeons vers l'appartement numéro 87 et mon anonyme chauffeur toque selon un code simple. Un jeune type baraqué qui lui ressemble pas mal nous fait entrer. Je pénètre dans une pièce au sol couvert de tapis qui se chevauchent. Une table basse, quelques fauteuils dépareillés et usés, une bibliothèque garnie d'une centaine de bouquins et quelques lampes semblant disposées au hasard se partagent l'espace. La plaque de ferraille condamnant l'unique fenêtre et le blindage hâtif couvrant les deux portes qui me font face complètent l'impression claustrophobique. À la désormais habituelle pestilence se superpose une odeur que j'identifie sans mal: sueur et chaussettes, ça pue le vestiaire.

Le chauffeur me salue respectueusement et quitte l'appartement. L'homme qui m'a ouvert me propose du thé et m'invite à prendre place dans un fauteuil. J'accepte puis il me laisse seul, le temps d'aller chercher le *Svatoj*.